

JEAN-MARC PIOTTE, *La Révolution des moeurs : comment les baby-boomers ont changé le Québec*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2016, 116 pages

Martin Blais

Volume 10, Number 3, Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82556ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

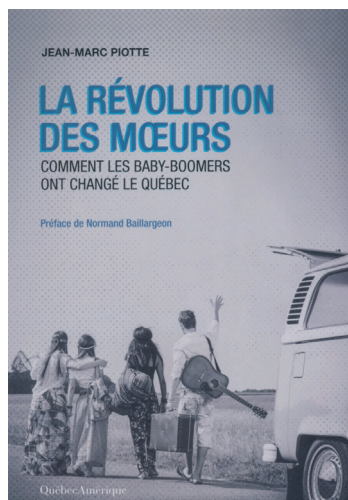
Cite this review

Blais, M. (2016). Review of [JEAN-MARC PIOTTE, *La Révolution des moeurs : comment les baby-boomers ont changé le Québec*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2016, 116 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(3), 18–18.

ENCORE LES BOOMERS!

Décidément, il semble que si au plan démographique ce qu'on a nommé le baby-boom est terminé, les baby-boomers font encore parler d'eux; du moins si on en juge par la production intellectuelle québécoise des derniers mois. Ainsi, trois essais parus récemment traitent de ce phénomène, réel ou imaginaire. Gaétan Bélanger s'efforce de démontrer que tous les maux qu'on attribue à cette génération tiennent plus du préjugé que de l'analyse rigoureuse des faits. Jean-Marc Pottle, quant à lui, soutient que la génération du baby-boom, la sienne, a été révolutionnaire et qu'elle a été à l'origine d'une révolution des mœurs dont chacun profite encore. Enfin, Catherine Bonvalet, Ignace Oazabal, Michel Oris, et al. ont dirigé un collectif qui s'est attardé sur des comparaisons entre la France et le Québec en ce qui concerne le processus familial des générations du baby-boom. Bref, ceux et celles que la problématique intéresse seront gâtés.

JEAN-MARC POTTÉ
LA RÉVOLUTION DES MŒURS : COMMENT LES BABY-BOOMERS ONT CHANGÉ LE QUÉBEC
 Montréal, Éditions Québec Amérique, 2016, 116 pages



Jean-Marc Pottle, on dirait bien, a écrit ce petit livre pour rappeler à tous les jeunes Carrés rouges qui ont fait le printemps érable en 2012 que sa génération, celle des baby-boomers, a été, elle, vraiment révolutionnaire. Non seulement a-t-elle fait la Révolution tranquille, elle aura en outre apporté une véritable révolution des mœurs dont chacun profite encore. Je signale tout de suite que Pottle prend bien soin de distinguer diverses luttes sociales et de montrer que les acquis des femmes à cette époque sont surtout attribuables aux luttes féministes. En revanche, il laisse passablement dans l'ombre les luttes nationalistes.

Même si l'auteur a fait des efforts pour donner au livre une certaine facture universitaire, on a essentiellement droit à un récit glorificateur, celui d'une génération, la sienne, qui a rompu avec le Québec d'antan, qui a complètement changé la politique et les institutions du Québec et qui a créé un nouveau mode d'être ensemble au sein duquel l'individu occupe beaucoup plus de place. La stratégie narrative de Pottle est simple: on affirme d'abord la complète prédominance de la société traditionnelle avant 1960; ensuite, on fait entrer les baby-boomers par qui advint le changement; puis, on affirme le caractère total du dit changement.

Nous avons droit en fait à deux récits brossés à grands traits. Le premier est celui de la Révolution tranquille et Pottle réitère la bonne vieille idée de la rupture complète que pourtant bien des historiens et sociologues avaient nuancée depuis longtemps¹ (et pas seulement Lucia Ferretti, que Pottle ne semble pas estimer). Le second récit est consacré à la révolution des mœurs. L'auteur démarre en nous rappelant qu'avant les années 1960, il n'y avait guère, au Canada français traditionnel et clérical, qu'un seul mode de vie, qu'il était articulé autour de la famille traditionnelle surveillée de près par un clergé surabondant. Dans ces deux récits, on l'aura compris, le rôle principal revient aux militants (qui ont mené diverses luttes pour l'égalité et la liberté) et aux intellectuels qui, actifs dans diverses revues, ont apporté la conscience claire nécessaire à l'action.

Si on cherche autre chose qu'un récit d'autocongratulation collective, ce livre est passablement décevant parce que la thèse centrale est, ma foi, assez convenue et parce qu'on n'apprend vraiment pas grand-chose, ni sur la Révolution tranquille, ni sur l'évolution des mœurs, ni sur l'essor du féminisme. Selon moi, ce n'était pas vraiment possible, et ce, pour trois raisons. Premièrement, parce que toute la démarche de Pottle procède d'une finalité identitaire (réaffirmer la «nature révolutionnaire» de sa génération). Deuxièmement, parce que la démarche se résume à trouver le moyen de «confir-

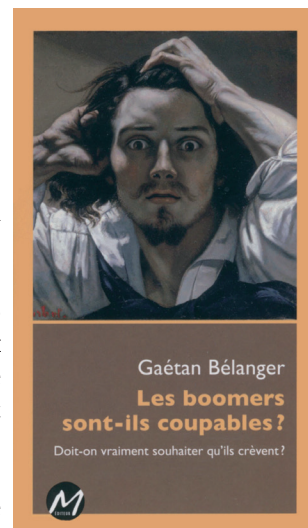
mer» une thèse établie dès le départ. Troisièmement, parce que l'auteur ne mobilise pas une preuve historiographique consistante.

De-ci de-là néanmoins, on trouvera des intuitions puissantes. Par exemple, celle-ci aux accents de sociologie classique (qui évoque évidemment Durkheim) que l'on retrouve en toute fin de parcours: le niveau de solidarité que l'on observe dans les sociétés est inversement proportionnelle à la marge de liberté accordée aux individus. Voilà qui se discute, mais qui est tout à fait intéressant! Il est triste que Pottle n'ait nullement cherché à développer.

PS: il y a quelque temps, Louis Gill a écrit un petit livre un peu méchant dans lequel il faisait valoir que la pensée de Pottle n'avait rien de marxiste malgré l'étiquette qu'on donne souvent à notre auteur². Le présent essai apporte une confirmation probante du jugement de Gill: malgré un évident positionnement à gauche et quelques tirades anticapitalistes, on ne trouvera rien dans le livre de Pottle qui s'approche d'une quelconque analyse «matérialiste» des situations... Il s'agit plutôt d'une forme assez traditionnelle d'écrire l'histoire: un récit laudateur mettant en scène quelques grands acteurs visionnaires.

Martin Blais
 Université Saint-Paul

GAÉTAN BÉLANGER
LES BOOMERS SONT-ILS COUPABLES ?
 Montréal, M Éditeur, 2015, 144 pages



Dans ce petit livre, Gaétan Bélanger s'intéresse à toutes ces interventions publiques qui, avec régularité, s'en prennent aux baby-boomers en des termes acrimonieux et véhéments. L'auteur entreprend de faire valoir que, si on le regarde avec un peu de minutie et de sérieux, ces interventions, aussi sonores soient-elles, reposent sur des bases fragiles, voire souvent fallacieuses. Au premier chef, le livre est un appel à plus de rigueur et à un peu moins d'outrance.

Bélanger rappelle pour commencer que cette génération, composée d'individus nés entre 1946 et 1965, se caractérise bien banalement par son nombre. Elle est le résultat d'un fort taux de natalité qui est la conséquence d'un très grand nombre de mariages et le fait que les femmes n'étaient pas encore entrées massivement sur le marché du travail. Le nombre élevé des mariages est par ailleurs attribuable pour une large part à la fin de la guerre et à la fin de la dépression qui a accablé la décennie précédente. Partant de ces considérations (que je simplifie un peu), Bélanger s'étonne de tout cet emballement qui transforme la caractéristique du nombre en une représentation essentialiste des baby-boomers: on attribue à cette génération tout un ensemble de traits peu glorieux et d'ambitions égoïstes. On lui attribue aussi la lourde responsabilité d'avoir plombé le futur des générations suivantes. Bien des auteurs feront

¹ Je pense notamment à Bourque et Duchastel (*Restons traditionnels et progressifs Pour une nouvelle analyse du discours politique. Le cas du régime Duplessis au Québec*, Boréal, 1988).

² Louis Gill, *Autopsie d'un mythe. Réflexions sur la pensée politique de Jean-Marc Pottle*, M Éditeur, 2015.